

Droit dans ses BOTTES



Duke #1, La Boue et le Sang, Hermann, Yves H., Le Lombard, 54 pages, 14,45 €, 27 janvier.

ouble étoile dans le ciel d'Hermann. Le festival d'Angoulême va fêter son nouveau président, et le public va découvrir Duke, sa nouvelle série western écrite par son fils, Yves H., donnant une image noire, très noire du western. Bien loin des Comanche et de ses héros plutôt proprets que lui concoctait le grand Greg dans les années soixante-dix. L'occasion pour celui que l'on a surnommé le Sanglier des Ardennes, l'auteur de plus de 110 albums, de parler de ce qu'il aime, et de ce qui le fâche. Vaste sujet...

Dossier Jean-Pierre FUERI et Frédéric VIDAL



On va enfin pouvoir vous appeter Président!

Hermann: Les médailles qui tintinnabulent sur les poitrines des

généraux, ce n'est pas trop mon style. Aucun danger que je prenne la grosse tête. Je suis simplement content de découvrir que tant d'auteurs ont voté pour moi. Alors que je m'attendais à une certaine hostilité à cause de ma grande gueule.

Vous, une grande gueule, allons donc! Vous avez raison, simplement je ne la ferme pas. Un exemple, même un tout petit?

J'ai quitté le Centre belge de la bande dessinée, outré de la manière dont ils se sont débarrassés d'un des membres fondateurs, Michel Vandenbergh. On lui a dit : « Tu prends ton manteau, ta sacoche, et tu sors. » Or, c'est grâce à ce garçon que le Centre était présent dans pas mal de salons français où il tenait un stand Phila-BD. Il y



exposait des timbres à l'effigie des auteurs et des petits bouquins qui allaient avec. Les collectionneurs aimaient beaucoup. Il y a eu des ratages, ça marchait moins bien, et on l'a fichu dehors. Outré, j'ai renvoyé ma carte déchirée. Vexés, ils ont fini par me remettre les quelques planches que je leur avais confiées. Je suis le seul à avoir bougé. Une sorte de don Quichotte à la con, quoi,

N'étiez-vous pas l'homme qui disait, croix de bois, croix de fer, qu'il n'accepterait jamais le Grand Prix d'Angoulême ?

J'ai dit ça il y a des années... et répété souvent que la seule chose qui m'aurait fait plaisir aurait été de recevoir le pingouin de Saint-Ogan qui allait avec. Il aurait fait très bien chez nous. Et puis, aujourd'hui, c'est l'ensemble des auteurs qui élisent l'heureux gagnant. À mes yeux, ça change les choses.

Finalement, le Grand Prix d'Angoulême, ça compte pour un auteur, même s'appelant Hermann?

Écoutez, dans quelques années, je serai mort. Alors, qu'est-ce que cela peut foutre? C'est comme les vagues qui déferlent sur les plages. Quand elles se retirent, ne restent que quelques coquillages. J'ai noté un semblant d'ironie à mon propos de la part de tenants d'un graphisme plus moderne. Mais très peu. Beaucoup de gens m'ont dit avoir voté pour moi. Était-ce vrai ? Je présume que oui, puisque j'ai été élu. Mais je reste modeste, surtout quand je me compare à celui que j'estime le plus grand. François Boucq. Qu'a-t-il de plus que vous ?

Enfin, c'est un auteur prodigieux! À côté de lui, je me sens complètement écrasé. Il est comme une boule de billard qui file dans toutes les directions, produisant scénario et dessin d'œuvres différentes et toutes d'une qualité étonnante.

Vous voyez-vous souvent? Non, mais il y a une espèce de fidélité entre nous. Il y a bien des années, j'avais exprimé toute mon admiration pour lui. Quelqu'un nous a alors

réunis dans les locaux du Lombard pour une sorte d'interview croisée.

Qu'aimez-vous chez lui?

Son imagination foisonnante. Il est sur l'estrade et moi au fond de la classe, près du radiateur. Au-delà de son humour, de son rire, son dessin a quelque chose de pathétique. Comme celui du peintre Egon Schiele. Mais, évidemment, avec plus d'ironie. Quelque chose dans son dessin fait comprendre que ses personnages sont biodégradables. Les miens le sont aussi, mais mon dessin ne le révèle pas.

Egon Schiele n'est-il pas le peintre dont vous vous réclamez pour vos portraits ?

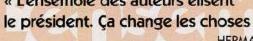
Oui, son côté déformé, douloureux me plaît. Certains trouvent mes dessins carrément moches. Pourtant, une certaine laideur peut être très belle. Et forte. J'ai réalisé une trentaine de portraits qui ont été exposés dans une petite galerie à Bruxelles. On en verra quelques-uns à Angou-

Continuez-vous à en faire ?

Oui, j'aimerais m'y remettre en ce moment, mais je suis obnubilé par le prochain Jeremiah. Pas question de passer à autre chose, tant que je n'ai pas la fin de l'histoire. J'ai toujours la trouille de ne pas trouver. La trouille est assise en permanence sur mon épaule, comme un corbeau. Vos derniers albums sont gorgés de sang.

Tiens comme le dernier Thorgal. Les papys

« L'ensemble des auteurs élisent le président. Ca change les choses »

















de la BD seraient-ils sanguinaires ?

Les histoires que m'écrit mon fils vont effectivement dans ce sens. C'est un garçon délicieux, très gentil, très tranquille, mais chez qui il y a, parfois, un besoin d'éclater. Et puis il faut comprendre que le western à la *Comanche*, c'est terminé. On montre du sang parce qu'une balle qui transperce un corps, en général, fait couler le sang. On ne va pas revenir en arrière, au temps où le bon tirait sur le méchant qui tombait en faisant « Ah ah ah ! » sans blessure apparente. Ah, que la guerre était jolie! Non, la guerre n'a jamais été sympathique.

Donc la violence ne vous gêne pas ?

Je mettrais à part Sans Pardon, un western one shot signé également par Yves, qui accumule les tueries. Un étalage d'hémoglobine. Ce n'était pas trop mon truc. À part ça, je préfère montrer la réalité, même si je dois choquer. Elle compte avant tout.

Dans Sans Pardon, on tue une femme, on sodomise son fils. Dans Duke, on tue une mère et son fils. Pas un peu répétitif?

Attendez, dans Il était une fois dans l'Ouest, chef-d'œuvre de Leone, c'est tous les membres d'une famille, enfants compris, qui sont assassinés de sang-froid par les tueurs aux longs manteaux. J'ai vu tous les Leone. Ce ne sont pas de vrais westerns, mais des westerns de cirque. Ils m'ont inspiré certaines illustrations sonores. Dans Jeremiah, j'utilise par exemple le bruit que font

« Il faut comprendre que le western à la sauce *Comanche*, c'est terminé »

HERMANN

des pièces de monnaie se cognant. Elles annoncent le personnage qui approche. Regardez, le soir, dans une vieille ferme ventée, une porte qui grince sous le vent et vous ne pourrez vous empêcher d'avoir un tout petit peu la trouille. Cette trouille ancrée au fond de nous et qui remonte aux cavernes. J'aime, dans la bande dessinée, utiliser n'importe quoi pour être narratif. Bien loin de la méthode Jacobs, qui me sort un peu par tous les trous. Passons.

Et revenons à nos massacres des innocents ?

Mon fils, père d'une petite fille mignonne comme tout, a peut-être des angoisses qui rejaillissent sur ses histoires. Je lui ai quand même signalé que, les mères et les enfants zigouillés, il n'était peut-être plus nécessaire de me les resservir. J'ai eu des réactions à la sortie du *Passeur*. La bluette où on coupe les bras et les jambes d'une dame ?

Voilà. On m'a dit : « C'est très noir, ne peux-tu demander à ton fils de rectifier le tir ?» J'ai transmis à Yves qui n'a pas réagi. Finalement, Le Passeur est typiquement une œuvre

> d'horreur avec une once de fantastique. Un de ces trucs dont on se demande si le scénariste ne devrait pas visiter un psychiatre. Mais c'est la loi du genre. N'oubliez pas qu'il y a trente ou quarante ans, tous ces horribles faits divers existaient, mais qu'on ne divulguait pas autant de détails. À cette époque, les journaux pouvaient être poursuivis simplement pour avoir évoqué des suicides de mineurs.

Votre fils n'y va pas avec le dos de la cuillère, mais vous non plus. Voir la fin de *Jungle City...*

J'ai une espèce de tendresse pour la jeune fille dont vous évoquez le sort. Je la traite avec beaucoup de gentillesse. Elle est pure. Mais

Illustration

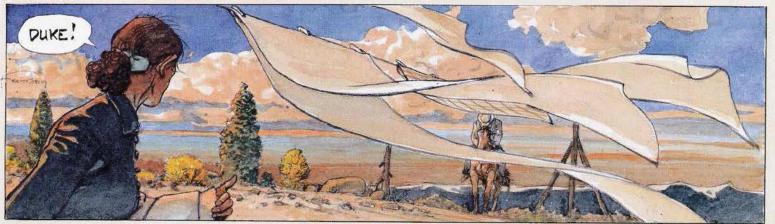
à la Schiele"

extraite

des portfolios

parus chez Bruno

Graff en 2015.











que voulez-vous, le genre happy end où les gens partent vers un destin meilleur, chez moi, ça ne passe pas.

Raconter des horreurs, comme dans Le Passeur, cela vous purge-t-il de votre colère ?

Non, au contraire, je ressens une certaine tristesse. Je me souviens de notre *Sur les traces de Dracula*. Je devais dessiner une foule de vaincus empalés. Tout en sachant qu'en général on empalait que des morts, dessiner les premiers dégoulinant de sang m'a fait un peu mal au cul. L'être humain est une chose épouvantable!

Dites-vous en rigolant.

Oui, il vaut mieux en rire. Même dans les camps de concentration, les gens arrivaient à vivre des moments de rigolade.

Suivez-vous les scénarios de votre fils comme vous suiviez ceux de Greg ?

Greg, c'était le tout début de mon métier, et j'obéissais au maître. Il ne me serait pas venu à l'esprit de modifier ou d'ajouter quelque chose. Ah, si, tout de même deux fois. La première sur Tonnerre sur Coronado, le deuxième Bernard Prince. Barney se balade avec un coussin lorsqu'ils sont enlevés. Il m'a amusé de lui laisser ce coussin jusqu'à la fin, où on le voit éventré dans l'ultime case. Greg m'a dit oui, comme à l'autre modification. Dans Le ciel est rouge sur Laramie, quatrième Cornanche, le méchant est tellement pouri que j'avais la rage contre lui. Et ne pouvais admettre qu'il aille en prison ou meure tout simplement.

« Envie d'un *Bois-Maury* racontant la défaite de Napoléon en Espagne »

HERMANN



Duke #1, La Boue et le Sang, Hermann, Yves H., version luxe (35x46 cm), Bruno Graff, 200 €, 25 janvier. Du coup, Red l'abat froidement, et le corps bascule dans les immondices. Il y a une forme de violence en moi, je ne suis pas contre la peine de mort dans certains cas. Cet épisode m'a valu l'antipathie de certains membres de ma famille. L'un d'eux m'a annoncé que plus aucun album d'Hermann n'entrerait désormais clars sa maison. Au bout de quelques années, il a cependant recommencé à me lire.

Mais je suis aussi très strictement les scénarios d'Yves et son découpage case par case. Que je suis d'ailleurs le seul à pouvoir décrypter. Les modifications que j'y apporte sont très rares.

Il y a quelques années, votre fils n'envisageait pas de ne travailler qu'avec vous, Que s'estil passé ?

Il a des contacts avec de bons auteurs. Mais les

éditeurs, déjà frileux sur les nouveaux projets, lui répondent, quand il propose ses scénarios, de les faire dessiner par son père. Bien sûr, si nos albums communs se vendaient comme des Van Hamme, tous lui sauteraient dessus. Mais Yves a envie d'être sincère dans ce qu'il fait. Quelque chose lui tord les tripes qu'il exprime dans ses histoires. Il ne vit pas dans une tranquille assurance parce que je suis là et qu'il n'aura pas de problèmes matériels.

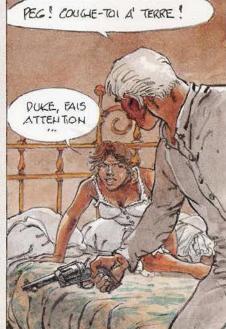
Parlez-vous souvent de ses histoires, de vos histoires ?

Très peu. Il habite à un quart d'heure à pied. Je vais le voir, on règle un problème par téléphone. Nous n'éprouvons pas le besoin de nous voir souvent.

Un projet qui vous tiendrait à cœur ?

Peut-être un Bois-Maury qui traiterait de la défaite de Napoléon en Espagne où il dut affronter la guérilla, un mode de guerre qui n'existait pas encore. Les égorgements, les vengeances sur les villages, ce fut épouvantable. Un sujet jamais traité en bande dessinée à ma connaissance.





11 ans APRÈS...

2005. BoDoï pagayant valeureusement à contre-courant de la pensée unique, ose, pour Angoulême, une proposition provocatrice. « Hermann président ? ». Questionnés, des Grands Prix, qui à l'époque élisent eux-mêmes les petits nouveaux, s'expliquent. Il y a du pour. Il y a du contre.

2016. Casemate n'a plus qu'à remplacer le point

d'interrogation par un d'exclamation. Et à illustrer sa couverture avec un portrait déjanté de M. le Président 2016 par l'auteur que celui-ci vénère le plus au monde, M. le Président 1998, François Boucq.

Retrouvez les réactions des Grands Prix publiés dans BoDoï 82 sur Casemate.fr



J'ai un tas de bouquins sur le sujet, fournis par des amis espagnols et un Français dont un aïeul fit partie de l'armée de Napoléon. Celle-ci, dispersée après avoir combattu les Anglais et les Espagnols commandés par Wellington, le futur vainqueur de Waterloo, dut affronter des petits groupes fanatisés par les prêtres. Car l'armée française n'était pas catholique...

Il y aurait là aussi des chevaux. Aimez-vous les chevaux ?

Je dis par ailleurs que dans la vie pas trop. Les dessiner me fatigue parfois. En réalité, je préfère, et de loin, croquer des vaches. Toutes sortes de vaches. Je suis fasciné par la morphologie, la géométrie de la vache, composée de masses presque séparées les unes des autres. Le cheval, non, un cheval c'est élégant, tellement élégant qu'à la longue il me fait chier. J'aime encore mieux dessiner une mule parce qu'elle est bien moins belle. Pareil pour les humains. Avez-vous déjà vu des photos des vrais Bonnie et Clyde? Une horreur, à des années-lumière de Faye Dunaway et Warren Beatty. C'est pour cela que j'aime tant le cinéma anglais. Il montre beaucoup moins de jolies filles que l'américain. Du coup, l'impact est plus fort. On ne croit pas trop à l'émotion de gens trop beaux. L'esthétique prend inévitablement le dessus.

Si les chevaux vous ennuient, vous pouvez toujours recopier des photos.

Impossible. Prenez une photo de cheval au galop. La position des pattes arrière vous semble tout à fait normale. Eh bien, une fois dessiné, ce n'est plus crédible du tout. Il faut adapter, modifier un peu pour que le résultat soit agréable. On ne peut recopier quelque chose qui bouge. Dans le génie du dessin, il y a quelque chose d'indéfinissable. Qui jaillit de vous. C'est cela qui rend un dessin bien plus intéressant qu'une photo. Il émane de votre personnalité. Votre force, votre dynamisme passe dans votre dessin. En même temps, c'est quelque chose qui n'est pas discernable, qu'on ne peut mettre en équation. Quand on a réussi son coup, on le sent, c'est tout. Hélas, ça ne dure jamais longtemps. Comme un orgasme. Je regrette que beaucoup de lecteurs ne sachent pas faire la différence entre un dessin bien fait et un dessin de haute volée.

Yous qui ralez souvent, comment imaginez-

« Il m'arrive de ne plus m'aimer, de ne plus aimer mon dessin. Et puis... »

HERMANN

vous votre monde idéal?

J'aimerais qu'il n'y ait plus de frontières, mais que les gens gardent leur culture. Et pas d'une manière hargneuse par rapport aux autres. Moins d'égoïsme, moins d'égocentrisme, moins de cupidité aussi. Ce serait déjà pas mal. Je suis outré par la course à l'argent actuelle. Même dans notre métier, même si ce n'est pas facile à dire.

C'est à celui qui gagnera le plus. Quand je suis entré en bande dessinée, dans les années soixante-dix, on rencontrait déjà de grosses vedettes, mais on sentait une sorte de bonhomie, de simplicité. En apportant à notre métier une certaine considération intellectuelle, il me semble que les journalistes ont contribué à le dévoyer. Ainsi que les spéculateurs qui achètent certaines planches à des prix démentiels.

Vendez-vous les vôtres?

Parfois, mais pas beauccup.

Il doit m'en rester les 3/5°. Je vais bientôt accepter une grande expovente, sans savoir encore avec qui.

Pourquoi ce changement d'attitude ?

En Belgique, le patrimoine n'est pas imposé. Les planches en font partie. C'est au moment de l'héritage que cela se gâte, les héritiers devant alors payer. C'est idiot. Je serais tout prêt à payer 15 % par exemple sur les planches que je vends de mon vivant, mais refuse que mon fils soit obligé de vendre son appart pour payer des droits que le fisc va lui réclamer en établissant un soi-disant prix de vente de mes milliers de planches | Ça ne tourne pas rond ! J'ai envie de dire à mon fils – aïe, les gens vont hurler – : « Brûle-les ! » Et de préférence devant une perception pour que le fisc en soit témoin.

Certains, comme Schulten, préfèrent faire des donations à des musées.

Effectivement, je pourrais donner des planches aux musées de la BD de Flandre et de Wallonie, et vendre le reste.

Il existe aussi un beau musée de la BD à Angoulême !

Pourquoi pas ? En fait, il y a une seule chose que je suis sûr de ne jamais vendre : la couverture de *Delta*, un *Jeremiah* où l'on voit Kurdy assis de dos sur une chaise, les pieds dans l'eau et sous un parapluie. J'ai pensé à Magritte en la dessinant, et ma femme aussi en la découvrant. Depuis, elle refuse absolument qu'on s'en sépare. La

couverture est dans une de nos chambres à coucher. Et n'en sortira jamais.

Duke, c'est parti pour combien d'albums ?

Trois prévus, ensuite on verra. Enfin, peut-être. J'ai fait remarquer à mon éditeur que, dans un an et demi, j'aurai 80 ans. Donc qu'il ne mise pas trop sur moi quand même.

Pourquoi continuer, vous qui dites « avoir suffisamment de foin dans les bottes » ?

Parce que j'ai toujours cette envie de raconter. Je suis un raconteur d'histoires dont le dessin est l'outil. Le travail remplit mon existence. Je ne peux

pas m'arrêter.

Jamais lassé ?

Bien sûr. Après toutes ces années, il m'arrive de ne plus m'aimer. De ne plus aimer mon dessin. Non parce qu'il est moins bon ou plus mauvais, mais par une sorte de lassitude. Heureusement, ça ne dure pas, et vite je recommence à m'aimer. Mais j'ai toujours au fond de moi la peur de perdre le goût de la narration. Je ne suis dessinateur que pour narrer quelque chose. J'adore chercher, trouver des découpages de pages qui vont exprimer un bout de récit sans un mot. J'éprouve alors une véritable jouissance. Et, tant que cela continuera...

VI.









MinuteMAN

Plus de 110 titres au compteur. 80 bougies dans 18 mois. Et une forme olympique. Le secret d'Hermann? Une vie réglée comme du papier à musique. Voici le récit, détaillé, d'une de ses journées.

Hermann: Levé aux alentours de 8 h 20. Passage rapide à la salle de bain. Je vais embrasser ma femme qui, elle, se lève à 7 h 30, 7 h 45, et déjeune déjà. Pas-

sage par le bureau et retour à la table du petit déjeuner qu'a quitté ma femme vers 9 h moins 5. J'écoute les nouvelles en préparant mes flocons d'avoine, mélangés avec du muesli, le tout dans du jus de citron pressé dilué. Je déteste le lait. Le médecin m'a interdit le café, donc jus de citron. Depuis, mes analyses de sang sont très bonnes.

9 h 05, le temps de ranger mon bol, je me retrouve à mon bureau. Je regarde quelques instants par le grand panneau vitré donnant sur le jardin, puis je baisse son store pour ne pas avoir l'esprit distrait par le paysage. Je m'impose tout au long de la journée des petits exercices de muscu des mains, des bras, des jambes. Pas plus de trois minutes, mais ca suffit pour ne pas se rouiller.

J'ai au mur, en face de moi, un tableau de lettres de différentes grosseurs comme on en trouve chez les ophtalmos. Chaque matin, ou presque, je m'y exerce. On dessine presque toujours le nez à 30 cm de sa planche. Ce n'est pas bon. Il faut de temps en temps regarder à des distances différentes. Sinon on se sclérose. Un temps, j'allais même voir une dame qui pratiquait le yoga des yeux.

Je dessine, je travaille sur un scénario jusqu'à 13 h moins 2, ou moins 3. Je dresse la table dans la cuisine en écoutant les nouvelles et en général ma femme me dit alors que le déjeuner sera un peu retardé. Le mercredi par exemple, c'est poisson, saumon ou cabillaud souvent avec du riz.

J'adore le riz. Et le curry. Je reste dans la cuisine jusqu'à 14 h, car ma femme trouverait mal élevé que je me précipite dans mon bureau la demière bouchée avalée.

Je travaille jusqu'à 16 h. Puis, un jour sur deux, été comme hiver, je pars pour une heure de marche. Toujours le même parcours, sinon je risque de perdre du temps. Je ne suis pas du genre à vagabonder, mains dans le dos et en fredonnant. Je tiens mon 6 km/h. L'été, je sors le vélo, surtout lorsque nous sommes dans le Haut Limousin où j'ai acheté, il y a vingt-six ans, une maison rurale à un Parisien pour quelques croûtons de pain. Nous y allons depuis, chaque été. Je suis toujours le même circuit et roule toujours 1 h 30, à une ou deux minutes près.

Au retour, c'est douche et travail jusqu'à 19 h moins deux. Là, je mets la table. Le soir, nous ne mangeons jamais chaud. Jamais de viande. Pain grillé, muesli pour moi, charcuterie, salade. Du très simple. Ma femme tient à ce que nous restions ensemble jusqu'à 20 h. Puis elle regarde la télévision ou passe à l'ordinateur s'occuper des corvées administratives, du

> courrier, etc. Et il y a du boulot. Je retravaille dans mon bureau jusqu'à 22 h. Parfois, un peu plus longtemps, parfois un peu moins quand j'en ai ma claque. Mais oui, ça m'arrive ! Ensuite, je lis. Souvent un livre de Bukowski. Du crapuleux qui pue l'alcool, mais cet homme dit des vérités et se montre sans doute plus méchant et plus gros dégueulasse qu'il ne l'était. Un provocateur alcoolisé. Je bois tout au plus un demi-ballon de vin à table. J'ai rayé l'alcool de ma carte depuis de nombreuses années. Jeune, je buvais parfois un peu de whisky dans du Coca. Je sais, c'est une manière de massacrer le malt. Je n'ai jamais perdu le contrôle de moi-même. Et, très vite, j'ai détesté le mal au cheveu du lendemain. On ne se sent pas bien dans sa peau, il faut attendre le lendemain pour être débarrassé de cette pollution. J'ai arrêté. Couché à minuit pile, sauf les soirées cinéma, une fois par semaine. Je me rase toujours le soir. Une vieille habitude. Il est désagréable d'entreprendre une dame quand vous piquez.

Tenez-vous ce régime cinq jours par semaine?

Sept. Sauf en cas de voyage ou de festival. Du coup, tous les jours se ressemblent. Ainsi, récemment, j'allais sortir faire une course l'après-midi quand mon épouse m'a fait remarquer qu'on était dimanche et que tout

était fermé. Vivre ainsi ne me gêne pas, ce n'est « Je baisse vite le store de mon bureau pas une corvée. J'aime ça. Mais faire ce que l'on aime n'empêche pas les petites douleurs. Ainsi quand ce qu'on entreprend n'est pas bon.

HERMANN Jetez-vous beaucoup de dessins?

Jamais. Ni de planches. Si le crayonné ne me satisfait pas, je le modifie directement. Quand il est bon, pourquoi voulez-vous que je rate l'encrage. Je crois avoir refait deux cases durant toute ma carrière, et cela remonte à trente-cinq ou quarante ans.

pour ne pas être distrait par l'extérieur »







DUKE, c'est moi

Scénariste d'une quinzaine de one shot de son père, Yves H. écrit sa première série western. L'occasion de faire vivre des personnages plus consistants, plus complexes. Et d'abord Duke qui, comme lui, tente de se protéger du monde.



Duke démarre en 1866, un an avant que Blueberry n'apparaisse sur la piste de Fort Navajo.

Yves H.: Vous me l'apprenez.

C'est une coïncidence. Je n'ai lu Blueberry qu'à partir du Cheval de fer. Greg, lui, n'a jamais été explicite sur la datation de Comanche. Vu l'apparition du train, j'en déduis que cette série se déroule un peu plus tard, dans les années 1870. Blueberry n'a jamais déclaré, comme Duke : « Je suis né dans l'ombre et je mourrai dans la boue et le sang. »

L'époque était différente, il fallait faire très attention à ce que l'on écrivait. Le jeune public était bien plus naif qu'aujourd'hui. Mon fils de 11 ans lance des grossièretés que j'ai apprises à 16-17 ans. Mon père vous raconte les ennuis que lui ont attiré Le ciel est rouge sur Laramie, en 1975.

Un certain journalisme l'a aussitôt catalogué cryptofasciste. Comme Clint Eastwood l'avait été quatre ans plus tôt pour son Inspecteur Harry. N'empêche, Laramie a marqué une génération de lecteurs, mais aussi d'auteurs. Enfin on pouvait raconter certaines choses qui n'étaient pas très consensuelles dans le monde de la BD où l'esprit Tintin prévalait Yous poussez le bouchon loin, femmes et enfants tués, ado violé... Oui, mon père m'a demandé

de lever le pied. Pas par peur.

mais par crainte de se répéter.

Depuis que je suis père moi aussi, la

Archives CASE ATT

Salaud de père, Casemate 77, Hermann joue au Congo, Casemate 63, Hermann n'est pas bon prince, Casemate 28, etr violence envers les enfants est un sujet qui me touche de très près. Mes thèmes ne sont pas gentils et doux. Ils grattent et font mal, mais je les aime. Je me sens comme une éponge. Je ressens très fort les violences de notre société, ce qui rejaillit inévitablement dans mes histoires. Et puis, la représentation de la violence évolue. Dans les années soixante-dix, les westerns de Leone ont fait scandale, alors que leur violence restait assez bande dessinée. Elle est beaucoup

« Mes thèmes, pas gentils, grattent et font mal. Mais je les aime... »

Yves H.

plus réaliste aujourd'hui par exemple dans des séries comme Deadwood sur HBO.

> Pourriez-vous construire un scénario autour du terrorisme?
>
> J'aurais peur de me faire trop mal. De filer en dépression.
>
> C'est pour cela que je passe ma colère dans

des univers fictifs, très loin de ma vie quotidienne.

Comment est né Duke ?

De discussions avec mon père. Je ne sais plus aujourd'hui qui en a la patemité.

Qui est Duke ?

Une sorte d'extension de moi, qui révèle un moi profond et fantasmé. Duke a perdu toutes ses illusions ; lui reste une vision très froide, très clinique du monde. C'est aussi quelqu'un qui cherche à s'en protéger. Mais il a ses failles.

Et fera ce qu'il reproche aux autres.

Voilà. L'idée de ce premier tome est qu'on ne peut jamais se fuir soi-même. Ou refuser de se voirtel qu'on est. Un jour ou l'autre un évènement va vous mettre face à vous-même.

Héros ou antihéros ?

Je suis un mauvais colleur d'étiquettes. Je ne crois pas aux héros sans peur et sans reproche. Ni aux salauds qui ne sont que des salauds. Chacun peut être un jour un héros et le lendemain un salaud. Nous avons tous nos lâchetés que nous refusons de voir.

Vos westerns noirs renvoient-ils Comanche au placard de l'Histoire ?

Bien sûr que non. Pourquoi formater les lecteurs? On peut être un jour ravi en regardant un de Funès et le lendemain apprécier un film de Lars von Trier. Dans *Comanche*, mon père était au sommet de son art. Lisez ou relisez par exemple Le Désert sans lumière.

Pourquoi une série?

D'abord parce que mon père en avait envie. Ensuite pour une raison plus personnelle. Les one shot sont frustrants. Ils peuvent aller jusqu'à 80 planches, mais Hermann m'a interdit de dépasser les 54. Or 54 planches correspondent à un court-métrage de 5-10 minutes. Imaginez, le scénario d'un film de 90 minutes devant tenir en 10 minutes! D'où Duke. Je vais pouvoir installer mes personnages, Duke, mais aussi son frère, sa belle-soeur, le marshal... Je sais déjà où je vais les emmener.

Combien prévoyez-vous d'albums? 7 ou 8. Un par an. Comme les Jeremiah.

Dans huit ans, Hermann aura souffié ses 85 bougies!

Vous l'avez vu, il est dans une forme incroyable. Il ne montre aucun signe de faiblesse et travaille tout le temps. Je me souviens. À l'heure des repas, quand ma maman avait deux minutes de retard, il s'interrogeait. À cinq, il filait dans son bureau, rajouter quelques petits traits sur un dessin et revenait. Perdre cinq minutes est impensable pour lui. Mon père est un angoissé du travail. S'il n'a pas sa table à dessin à proximité, il angoisse. Et comme tout le monde, il déteste angoisser...

JPF



Marini J'aurais adoré reprendre

L'auteur complet des Aigles de Rome vous présente une œuvre d'Hermann qui a marqué sa jeunesse.



Pourquoi aimez-vous tant les premiers Comanche?

Enrico Marini: Les Guerriers du désespoir, deuxième Comanche,

est la toute première BD de Hermann que j'ai achetée en Suisse. Elle était en allemand. Je devais avoir 13 ans. Je me suis procuré par la suite tous les albums en français.

Qu'est-ce qui vous avait séduit?

Le style d'Hermann, sa mise en scène de très grandes cases, comme cette arrivée de Red Dust au ranch de Comanche dans le premier tome de la série. Giraud ne faisait jamais ce genre de case, Charlier ne lui en laissant pas la place. Elles permettent de rentrer dans l'histoire. Aujourd'hui encore, j'apprécie les mises en scène d'Hermann, et la facon dont il laisse jouer ses personnages. Pour moi, ce sont des acteurs. On est avec eux. J'ai choisi cette séquence par nostalgie, mais aussi pour l'encrage de ses dessins, à la plume et aux pinceaux. On trouve des choses magnifiques dans chacune de ses planches. Je possède la planche où Red Dust monte sur le cheval. Je suis passé chez Hermann il y a une quinzaine d'années, et il me l'a vendue. Je n'ai pas osé lui proposer un échange... Il a semblé étonné que je choisisse une planche ancienne. Sans savoir qu'elle symbolisait ma première rencontre avec le western franco-belge réaliste. Pour moi, que du bonheur! Pourtant, je ne suis pas un grand collectionneur. J'aime

simplement posséder des planches originales pour en étudier la technique, le dessin.

Qu'y voyez-vous que ne disceme pas le lecteur?

Tous les détails. Elle est très grande, en noir et blanc, et très propre. Très travaillée, maîtrisée, élégante. Pratiquement sans retouches. On voit qu'Hermann est un grand bosseur. C'est du boulot à la plume et au pinceau. Très beau. J'aime regarder les planches, les analyser, ou simplement les apprécier. Je conseille à tout le monde d'étudier Hermann!

Que vous apprend cette planche?

Hermann a expérimenté la mise en scène avec les différentes techniques, en couleur directe, avec des outils différents, les Rotring, ces stylos à pointe tubulaire. J'étais plus fan du pinceau et de la plume. À une époque, sur Jeremiah, il travaillait avec un excellent coloriste. On voyait qu'il laissait de la place pour que celui-ci puisse s'exprimer. Il m'a tout appris sur la mise en scène, la narration. Nous sommes fans du cinéma. Ça se sent dans son dessin. Le cinéma me parle aussi énormément. Je retrouve chez lui des codes très cinématographiques qui m'ort plu

« Il privilégiait l'esthétique. Aujourd'hui Hermann ne cherche plus à faire joli » Enrico MARINI

COMANCHE

Comanche #1, Red Dust, Hermann, Greg, Le Lombard, 9,99 €, dispo.



Ce Vercingétorix qui a réussi, Casemate 97, Pour vous, M. Otomo, Casemate 89, Secouer le Scorpion, Casemate 75, J'aime sa façon d'animer les personnages, de les mettre en scène. Pour arriver à ce niveau, il faut être un peu acteur soi-même. Et avoir vécu. Hermann a l'intelligence qui permet de savoir comment raconter une histoire, ce qu'il faut dessiner, ce qu'il faut éviter de dessiner. Son dessin, même très détaillé, reste toujours lisible. Et laisse aussi de l'espace au vide. Pas de nuages encrés dans le ciel. Ni trop de traits au sol. Ça laisse de la place pour la couleur, même si la planche fonctionne déjà très bien en noir et blanc. Quelle maîtrise, pensez qu'Hermann n'a alors que 35 ans. Remarquez comme il privilégie le côté esthétique. Aujourd'hui, il raconte autrement, ne cherche plus à faire joli.

J'aime l'élégance de cette planche, son côté glamour. On ressent l'influence des films de Sergio Leone, de ces westerns un peu crados. On sent la poussière, mais l'élégance du trait domine toujours. Comme dans Bemard Prince, personnage suprémement élégant.

Comment réagissez-vous devant cette grande case ?

La rambarde forme une ligne directrice qui conduit l'œil du lecteur, et aide à entrer dans la scène. C'est du bois, c'est organique, ça vit. Et la perspective me semble tout à fait possible. Presque tout est dessiné, jusqu'à l'horizon, comme chez Giraud. J'aime le ranch, ses détails vivants, jamais tirés à la règle. Ce que j'essaie de faire en dessinant des villes contemporaines,









COMANCHE

en évitant de prendre une règle, car elle rend le dessin froid. J'aime quand toutes les lignes sont différentes. Mais cela demande une grande maîtrise.

Un détail qui accroche l'œil?

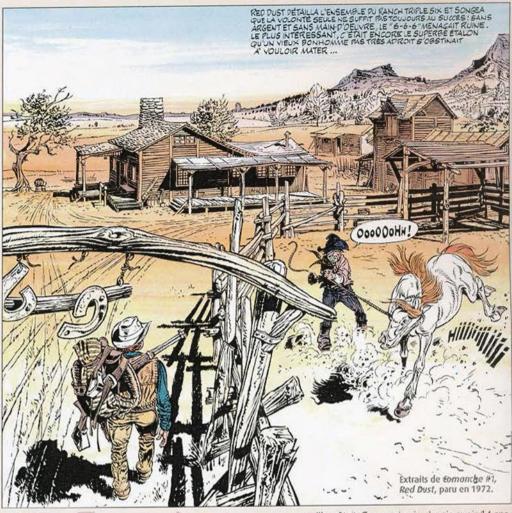
L'arbre et la chaise, en haut à gauche, bien sûr. Du pur Hermann. Cette petite trouvaille raconte une histoire. Il adore ces petits détails, parfois dans les gestes, en arrière-plan.

Les chevaux d'Hermann?

Regardez ces attitudes. Il fallait oser. Mais quel dynamisme! Ces scènes d'action ont toujours énormément de puissance. Ses vieux, ses personnages secondaires, très bien étudiés, ont toujours de l'importance. Dans Bernard Prince, le gros Barney Jordan, très travaillé, existe. Ici, le vieux est parfait avec ses rides et sa petite barbe. Des personnages très différents bossent au ranch de Comanche. Pas un ne ressemble à l'autre. Toby, Clem, etc., ont chacun leur caractère.

Montez-vous à cheval?

Une ou deux fois. Je pense avoir cassé le dos du cheval! Pourtant, je ne suis pas très lourd. Depuis, fini. Aujourd'hui, je pense avoir enfin compris comment dessiner une monture. Il faut en croquier des tonnes pour comprendre leurs muscles, la façon dont ils bougent. Et je n'ai pas encore tout assimilé! Hermann n'hésite pas à donner à son cheval des positions osées. Mais qui fonctionnent. Chacun a son style de cheval. Tout le monde a essayé de copier celui de Giraud. Hermann, avec son langage, a continué à créer de superbes chevaux, pas forcément très beaux. Je n'ose pas encore, j'essaie de les dessiner jolis. Hermann n'a peur de rien et y va franco.



« J'écris au Lombard et leur dis que je trouve honteux l'arrêt de Comanche »

J'aurais aimé voir ses crayonnés de cette époque pour comprendre comment il préparait ses planches. Peut-être crayonnait-il un peu plus tant il avait le souci du détail.

Le connaissez-vous bien ?

Non, je l'ai croisé quelques fois. Quand j'ai appris

qu'il arrétat Comanche, je devais avoir 14 ans. J'ai écrit au Lombard pour dire que je trouvais cela honteux. J'avais joint quelques dessins et leur proposais de continuer la sene. Bizarrement, ils ont refusé! Avec une lettre gentille, genre:
« Mon gars, tu n'es pas encore prêt » J'ai eu l'occasion de montrer mes essais à Hermann. Il m'a répondu avoir déjà vu ces personnages quelque part...

Enrico Marini, dernier ouvrage paru: Les Aigles de Rome #5, Dargaud.









Boucq

Hermann, ce misanthrop

En commentant quelques-unes de ses plus belles pages, François Boucq démontre que l'auteur de *Duke* ne déteste sans doute pas autant l'humanité qu'il le proclame.



Quand avez-vous dessiné le Hermann chevauchant que nous avons mis en couverture ? François Boucq : Dès que j'ai

appris qu'il était Grand Prix. Lorsque nous, les anciens Grands Prix, avions encore le droit de siéger à l'Académie d'Angoulême, j'essayais chaque année d'imposer son nom. Sans résultat. Je suis content de voir l'ensemble de la profession aller aujourd'hui dans mon sens. Il a fallu attendre qu'il n'y ait plus d'Académie des Grands Prix pour qu'Hermann soit élu.

Pourquoi le dessiner en cow-boy alors qu'il ne monte pas ?

Il a tellement dessiné de chevaux ! Hermann monte à cheval sans monter à cheval. Il monte à cheval sur papier. Comme pratiquement tous ses personnages : Red Dust est à cheval, Jeremiah, Bois-Maury aussi. Sa monture donne sa dynamique chevaleresque au héros. Il devient une sorte de centaure, tantôt humain, tantôt mythique. Quand les Indiens d'Amérique ont découvert les premiers conquistadors à cheval – il n'y en avait pas là-bas, avant l'arrivée des Espagnols –, ils ont pensé voir des centaures, des personnages extraordinaires.

Qu'est-ce qu'Hermann a de différent des autres ?

Plein de trucs me marquent. Une tension dyna-

mique. Son travail est tendu vers les personnages. Il tient absolument à ce qu'on y croit. Montrer ce qu'il se passe à l'intérieur. Le lecteur doit pouvoir s'identifier à lui. Curieusement, alors qu'il affirme ne pas croire en l'humanité, se pose en misanthrope, Hermann s'appuie sur la compréhension de ses personnages.

Hermann souffre-t-il comme ses personnages?

Je ne sais pas. Mais si l'on se dit déçu par l'humanité, c'est bien qu'on en avait, au départ, une
très haute idée. En bien, je pense qu'Hermann
a toujours cette haute idée de l'humanité, mais
qu'il a du mal à la voir, tous les jours, dans ses
contemporains. Prenez ses séries scénarisées
par Greg, Comanche, Bernard Prince, ou les
siennes, Jeremiah, Bois-Maury: Hermann a toujours sous la main un personnage qui va cristalliser une sorte d'idéal positif du monde. Même
si autour d'eux gravitent une myriade de types
sans scrupules. Je vois en Hermann un idéaliste
déçu qui, malgré son discours, continue à être
idéaliste malgré tout.



Comanche #7, Le Doigt du Diable, Hermann, Greg, Le Lombard, 9,99 €, réédité le 5 mai.



Bernard Prince, Intégrale #2, Hermann, Greg, Le Lombard, 248 p., 35 €, dispo.

« Il a toujours sous la main un héros, une sorte d'idéal positif du monde »

François BOUCQ

Pourquoi choisir cette grande case?

Môme, j'ai été impressionné par La Loi de l'ouragan, paraissant alors dans Tintin. Sur une île. Bernard Prince et Barney Jordan s'opposent à une petite autorité interlope qui veut faire sa loi. Puis il y a un ouragan, une murène géante... L'une de ces pages donne beaucoup d'indications sur ce que peut faire Hermann. Elle commence par cette grande case où, pendant l'ouragan, un palmier écrase Bernard Prince. Lobo, hercule mexicain, soulève le palmier. Là-dessus, Jordan arrive. Quelle force, quelle dynamique dans cette image! Force donnée à la fois par la perspective du palmier sur les épaules du Mexicain et la musculature complètement improbable de ce Hulk humain. Le tout sur fond d'enchevêtrement tentaculaire de racines de palmier, mises à nue par l'ouragan. Tout ce qui se dégage de cette case peut être vrai. On sent le poids du palmier sur les épaules du gars. On voit Bernard Prince, à moitié enfoncé dans la boue, corps légèrement en perspective, une jambe encore prise par les racines. Tous ces éléments hyper construits nous poussent à croire à ce que nous voyons.

Dans la case du bas, Hermann arrive à rendre plausible le double mouvement du Mexicain, renvoyer le palmier derrière lui et se projeter vers l'avant pour ne pas être écrasé. En regardant







~XX~

Extraits de Comanche #7, Le Doigt du Diable, paru en 1977.

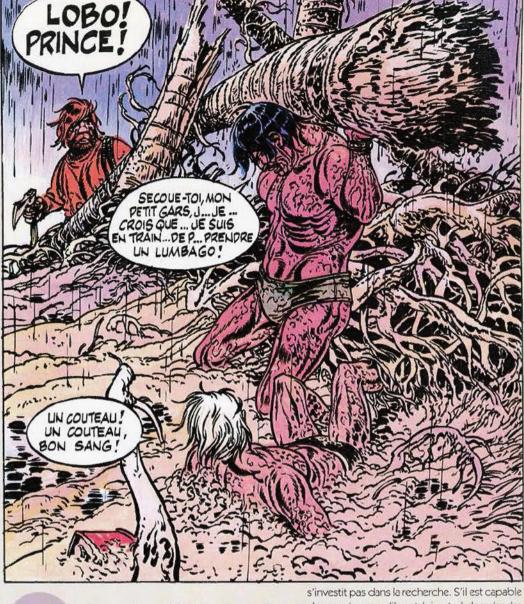
DÉALISTE...

cette planche, j'avais envie d'être Bernard Prince, j'avais envie d'avoir un copain comme Jordan. Hermann, c'est aussi le western.

Les deux séquences que vous montrez sont tirées d'une scène de trois pages d'un Comanche, Le Doigt du Diable. Red Dust arrive chez un fermier, apparemment un type pacifiste qui vit avec sa fille. Tout le talent d'Hermann va être de faire comprendre au lecteur, sans le lui dire, que l'homme n'est pas ce qu'on croit. Que bâtir un château de cartes n'est pas le passetemps d'un pacifiste convaincu, mais l'entraînement quotidien d'un tueur de haut niveau vérifiant que sa main est toujours aussi sûre. Dust, le soir, comptera les pas de l'homme qui le conduiront à l'armoire aux armes. Tout cela sans presque un mot. En lisant cette séquence pour la première fois, je me suis dit. « Putain! Il met tout en place. » J'avais compris sans qu'on me le dise que ce mec n'était pas un vrai fermier, mais un ancien tueur. Voilà une spécificité d'Hermann : nous faire comprendre, sans expliciter ce qui se passe dans la tête du personnage. On réalise en même temps que le héros. Donc on devient le héros. Peu de dessinateurs sont capables de réussir ce genre de chose. Hermann continue aujourd'hui à monter des séquences presque muettes. Tout se passe dans les images.

Il a raison lorsqu'il vous dit qu'on doit comprendre ce que pense un personnage de dos. Au théâtre, les acteurs sont la plupart du temps de face. Seuls les plus grands sont capables de jouer de dos. Pareil en bande dessinée.

Dans le vocabulaire moderne, on dit que 30 % de la communication entre les êtres humains passe par les mots, 70 % par la communication non verbale. En BD, nous devons mettre en place ces 70 %. Difficile. Il faut observer les attitudes.



« On sent tout le poids écrasant du palmier sur les épaules du Mexicain »

François BOUCQ



La dynastie Superdupont, Casemate 84, Comme un ballet, Casemate 80, les expressions, les mouvements, comment les omoplates sont collées ou décollées, comment porter une tension dans le haut des épaules ou un relâchement.

Hermann dit avoir encore beaucoup à apprendre. Étonnant, non ?

Ce n'est pas parce que le langage de la bande dessinée n'a plus de secrets pour lui qu'il ne s'investit pas dans la recherche. S'il est capable de raconter ce qu'il veut, lui reste à aborder des réalités inexplorées. C'est le plus compliqué. Je crois qu'aujourd'hui Hermann cherche à exprimer le pathétique de l'être humain, ce qu'il y a de terrible chez lui, et cela sous toutes ses coutures. Les dessinateurs moyens estiment un jour qu'ils ont réussi, qu'il va leur suffire de répéter le même dessin toute leur vie. Les grands dessinateurs perçoivent, eux, que jamais rien n'est gagné.

François Boucq, demier ouvrage paru: Superdupont Renaissance #1, avec Gotlib, Dargaud.



Extraits de Bernard Prince #6, La Loi de l'ouragan, paru en 1973.